

douteux qu'elles étaient destinées à parvenir à la connaissance de dame Taillens. C'est en fait ce qui a eu lieu puisque, après avoir accepté le don, le défendeur, rentré chez lui, a raconté à sa femme ce qui s'était passé. Ainsi, l'offre est-elle aussi parvenue à dame Taillens. Celle-ci, comme son mari, l'a acceptée ; c'est ce qui ressort positivement du fait qu'elle est allée elle-même se renseigner auprès du notaire pour savoir qui devait payer l'impôt sur la reconnaissance. Au reste, l'acceptation d'une libéralité peut être tacite ; elle est même présumée lorsque la donation n'est pas grevée de charges (RO 64 II 369/70). Lors donc que la stipulation en leur faveur était portée à la connaissance des époux Taillens et qu'ils ne la refusaient pas en termes exprès ou par des actes concluants, la donation était parfaite : l'assignation de d^{lle} Martinaglia à Gottofrey d'avoir à se constituer débiteur des donataires valait « remise de la chose » au sens de l'art. 242 al. 1 CO.

c) Le recourant prétend, il est vrai, qu'il s'agissait non d'une donation entre vifs mais d'une donation à cause de mort, c'est-à-dire que — d'après la volonté des parties — les époux Taillens ne devaient devenir créanciers de Gottofrey qu'après le décès de d^{lle} Martinaglia ; d'où il conclut que cette donation est nulle parce qu'elle n'a pas eu lieu dans les formes prescrites pour les dispositions à cause de mort (art. 245 al. 2 CO). Mais cette prétendue volonté de subordonner la donation au prédécès de la donatrice n'a nullement été prouvée par le recourant. Elle est en contradiction formelle avec le texte de l'acte de juin 1935, qui constate une dette actuelle envers les époux Taillens, avec les déclarations de volonté des parties, telles qu'elles ont été constatées dans l'arrêt attaqué, ainsi qu'avec le fait établi ci-dessus que la donation a été exécutée du vivant de la donatrice. C'est en vain que le recourant invoque la circonstance que les intérêts étaient stipulés payables à d^{lle} Martinaglia durant sa vie : le donateur peut parfaitement se réserver l'usufruit

de la créance donnée entre vifs et la clause citée ne signifie ici rien d'autre. Peu importe également que le remboursement du capital ne pût être dénoncé par les créanciers qu'après le décès de l'usufruitière : cette clause n'est en rien incompatible avec l'hypothèse d'une créance existant au profit des époux Taillens dès avant le décès de d^{lle} Martinaglia ; bien au contraire, elle est en plein accord avec la réglementation légale des créances soumises à usufruit, l'art. 773 al. 2 CC disposant que la dénonciation de remboursement ne peut pas être faite unilatéralement par le nu propriétaire.

Il est donc constant que du vivant déjà de d^{lle} Martinaglia, les époux Taillens ont acquis par donation la créance contre Gottofrey.

Par ces motifs, le Tribunal fédéral

rejette le recours et confirme l'arrêt attaqué.

51. Urteil der I. Zivilabteilung vom 19. Oktober 1943
i. S. Velo-Wache A.-G. gegen Hausheer und Schmitt.

Dienstvertrag, Auflösung aus wichtigen Gründen, Art. 352 OR. Die Auflösung muss *unverzüglich*, aber nicht augenblicklich nach Kenntnis des wichtigen Grundes erklärt werden ; der Berechtigte hat Anspruch auf eine kurze, nach den gesamten Umständen zu bemessende Überlegungsfrist.

Contrat de travail. Résiliation anticipée pour justes motifs, art. 352 CO. La résiliation doit intervenir *sans retard* mais non immédiatement après la constatation du juste motif. La partie qui s'en prévaut a droit à un bref délai de réflexion, à mesurer suivant l'ensemble des circonstances.

Contratto di lavoro. Risoluzione anticipata per cause gravi, art. 352 CO. La risoluzione dev'essere comunicata *senza ritardo* ma non immediatamente dopo l'accertamento della causa grave ; la parte che se ne prevale ha diritto ad un breve termine per riflettere, la cui durata è stabilita secondo l'insieme delle circostanze.

Nach dem Wortlaut des Gesetzes kann aus wichtigen Gründen das Dienstverhältnis « sofort » (immédiatement, immediatamente) aufgelöst werden. Aus der Wahl dieses

Ausdrucks ist ersichtlich, dass das Vorliegen eines wichtigen Grundes den Kündigungsberechtigten einerseits von der Einhaltung der normalen Kündigungsfrist befreit (was im französischen Text durch die Wendung « sans avertissement préalable » noch besonders gesagt wird), dass aber andererseits der Berechtigte auch die Pflicht hat, den wichtigen Grund *unverzüglich* geltend zu machen. Abgesehen vom Wortlaut ergibt sich das auch aus dem Begriff des wichtigen Grundes, da als solcher nach allgemein anerkannter Auffassung nur ein Umstand gelten kann, der die Fortsetzung des Dienstverhältnisses für den Berechtigten als unzumutbar erscheinen lässt. Dagegen ist die unverzügliche Geltendmachung nicht im Sinne der Notwendigkeit einer *augenblicklichen* Reaktion des Berechtigten nach Kenntnis des wichtigen Grundes zu verstehen. Es muss ihm selbstverständlich, wie in Rechtsprechung und Literatur allgemein anerkannt wird, eine gewisse Überlegungsfrist eingeräumt werden (OSER-SCHÖNENBERGER N. 15, BECKER N. 43 zu Art. 352 OR). Zu verlangen, dass der Berechtigte einen so wichtigen Entschluss überstürzt, in der ersten Aufregung fasse, ginge zu weit. Da aber, wie erwähnt, der Grund für die Zulassung der sofortigen Aufhebung des Dienstverhältnisses in der Nichtzumutbarkeit von dessen Fortsetzung liegt, kann die Überlegungsfrist, wenn sie nicht zu einem Widerspruch mit dem Wesen des wichtigen Grundes führen soll, nur kurz bemessen sein. Ein absoluter Masstab lässt sich allerdings für sie nicht aufstellen. Es ist vielmehr nach den Umständen des konkreten Falles zu entscheiden, innert welcher Frist dem Berechtigten billigerweise ein Entschluss darüber zuzumuten ist, ob er von seinem Recht zur fristlosen Aufhebung des Vertrags Gebrauch machen wolle oder nicht. Auf jeden Fall aber ist ein Hinauszögern über die Zeitspanne von einigen wenigen Tagen nur dort zulässig, wo es mit Rücksicht auf die praktischen Erfordernisse des Alltags- und Wirtschaftslebens als verständlich und berechtigt erscheint (vgl.

BGE 66 II 142). Ein solch plausibler Grund zum Aufschub kann darin liegen, dass dem fehlbaren Teil Gelegenheit geboten werden soll, ein den wichtigen Grund bildendes begangenes Unrecht wieder gut zu machen oder eine Trübung des Verhältnisses, deren Weiterbestehen eine Fortsetzung der Vertragsbeziehungen unerträglich machen müsste, zu beheben. Aber auch in einem solchen Falle muss verlangt werden, dass sich der Ausgleichsversuch innerhalb einer verhältnismässig kurzen Zeitspanne abwickelt und dass der auflösungsberechtigte Teil mit aller Deutlichkeit den Willen, beim Scheitern des Versuchs die fristlose Aufhebung eintreten zu lassen, zum Ausdruck bringt.

52. Urteil der I. Zivilabteilung vom 9. November 1943 i.S. Bauer gegen Munitor S. A.

Aktiengesellschaft; Art. 685 OR.

1. Form der Eintragung im Aktienbuch. — Eine Aufzeichnung im Aktienbuch stellt nur dann eine Eintragung im Sinne von Art. 685 dar, wenn sie als solche gewollt war.
2. Die Eintragung hat für die Legitimation gegenüber der Gesellschaft konstitutive Bedeutung.

Société anonyme, art. 685 CO.

1. Forme de l'inscription sur le registre des actions. — Une mention au registre ne constitue une inscription selon l'art. 685 que si l'on a voulu lui donner cette portée.
2. L'inscription est constitutive de légitimation à l'égard de la société.

Società anonima, art. 685 CO.

1. Forma dell'iscrizione nel libro delle azioni. Un'annotazione nel libro delle azioni costituisce un'iscrizione a' sensi dell'art. 685 soltanto se si è voluto darle questa portata.
2. L'iscrizione ha carattere costitutivo per la legittimazione nei confronti della società.

A. — Die Munitor A.-G. wurde am 8. August 1936 von Karl Ruetz, Walter Rüegg und Dr. O. Blöchliger gegründet. Ihr voll einbezahltes Aktienkapital von Fr. 100,000.— ist eingeteilt in 400 Stammaktien zu Fr. 100.— und 60 Prioritätsaktien zu Fr. 1000.—. Die Aktien, die alle auf den Namen lauten, wurden alsbald